

— Échec !

Judit sourit : cette fois, Mister Aliyat l'a presque bien dit. Presque. Avec un accent étranger, certes, mais c'était plus compréhensible que les autres jours.

L'Iranien sourit aussi sous son turban blanc et se caresse la moustache, qu'il a noire et épaisse. Une seconde plus tard, malgré tout, il se reconcentre sur les pièces.

De l'autre côté de l'échiquier, dans le camp des noirs, Judit soupire et se mordille la lèvre. Avec ses baskets hautes, son jean troué et sa chemise ouverte, elle paraît

plus âgée, mais elle est sur le point d'avoir douze ans. Dans une semaine, pour être précis.

Quelques mètres plus loin, derrière une barrière métallique, le grand-père de Judit ajuste sa cravate et hausse les sourcils. Il lui demande de rester attentive : elle est en échec et, dans une partie, pour avoir des possibilités de jeu, il faut que le roi soit toujours en sécurité.

De plus, ce n'est pas une partie ordinaire.

C'est la plus importante que Judit joue contre Mister Aliyat.

Et quand elle sera finie, leur futur à tous les deux pourrait en être changé pour toujours.

Peut-être est-ce pour cela que des dizaines de personnes sont regroupées autour de nous.

Ainsi que des journalistes. Et des caméras de télévision. Et une célébrité. Et des policiers, beaucoup de policiers.

J'ai tellement peur que j'aimerais partir en courant.

Mais je ne peux pas.



NOTE :
SHATRANJ

Maintenant, regardez, s'il vous plaît, le mot inscrit sur ce bout de papier : *SHATRANJ*.

L'aviez-vous déjà entendu ? Moi non plus, jusqu'à ce que je rencontre Mister Aliyat.

Mais avant de découvrir quand et pourquoi il a écrit ces huit lettres, et quel est le rapport avec ce que je suis en train de vous raconter, je vais vous expliquer ce qui s'est passé la première fois que j'ai vu Judit. Parce que je ne crois pas que vous puissiez l'imaginer.

La première fois que je l'ai vue, elle ne m'a pas plu. Vraiment pas.

Une casse-pieds de compétition, cette fille ! Pénible comme une mouche un soir d'orage.

C'était il y a quelques mois, au début du printemps. Lors d'une magnifique journée, de celles qui nous réjouissent en Suisse, surtout après un rude hiver à se geler le bout du nez (si, si, ça arrive de temps en temps à Genève, alors la morve fige ; mais les gens sont habitués). Pour la première fois ce matin-là, des passants s'étaient enfin aventurés dans le parc des Bastions sans devoir prendre leurs jambes à leur cou pour rentrer se réchauffer devant un bon feu de cheminée. Certains s'étaient même assis sur des bancs, les yeux mi-clos, le visage tourné vers le ciel, ronronnant de plaisir au soleil.

Judit est entrée dans le parc par la place de Neuve, traînant son grand-père par l'écharpe. Elle avait avec elle son carnet de croquis et une boîte de fusains. Sans saluer personne, elle s'est avancée vers les échiquiers géants (ils sont incontournables à Genève ; si vous venez un jour au parc des Bastions vous ne pourrez pas les rater), elle a commencé à en traverser un, puis s'est installée par terre en plein milieu du damier. Son grand-père a ouvert la bouche, mais n'a rien dit. Il a secoué la tête puis, sans cesser de dodeliner, s'est dirigé vers un banc où il s'est assis sur son journal replié.

Pendant une demi-heure, Judit a travaillé, le visage froncé comme si elle mâchait une boule d'épingles. À ce

moment-là je l'ignorais, mais maintenant je sais que cet exercice (dessiner dans le parc, pas mâcher des épingles) lui avait été recommandé par M. Bourdin, son professeur de dessin. Apparemment, pour s'entraîner au fusain, il n'y a rien de mieux qu'un grand nombre de pièces blanches et noires sur un grand nombre de cases blanches et noires. On dit que si vous êtes capable de reproduire les pièces, les cases, et les ombres des premières sur les secondes sans en mettre partout alors c'est que vous commencez à maîtriser cette technique.

Judit n'était pas loin d'y parvenir, il faut le reconnaître. C'était une des meilleures élèves de son académie, qui est une des meilleures de Genève, une ville à la pointe en matière d'enseignement du dessin. Oui, Judit dessinait – et dessine toujours – « comme un ange ». Elle rêvait d'ailleurs de remporter le premier Championnat européen de portrait artistique pour jeunes talents. Ce concours à la dénomination interminable était prestigieux. Et il devait se tenir au mois de juillet en Suisse, plus précisément à Genève, et plus précisément encore, le jour de son anniversaire. Anniversaire qui, je vous le rappelle, tombe dans une semaine. Si ce n'était pas un signe ça !

Mais nous y reviendrons, chaque chose en son temps, la précipitation est mauvaise conseillère, surtout aux échecs. Pour le moment, retournons au parc, où un monsieur à moitié chauve, barbu et bedonnant, s'approchait

avec son petit garçon de Judit. Une fois à ses côtés, il observa le cahier de la jeune fille et s'exclama :

— Comme tu dessines bien !

Judit le regarda d'un air hautain, cet air que prennent ceux qui considèrent qu'être aussi bon que n'importe qui n'est pas suffisant.

— Je le sais, crâna-t-elle. J'ai ça dans le sang, mon père était un grand artiste.

— Ah bon ?

— Enfin... il l'est toujours, ajouta Judit, hésitante. Il vit ailleurs, en Hongrie. Mais moi, j'ai déjà gagné trois prix, deux médailles, et un concours municipal.

— Eh bien ! s'étonna le monsieur barbu. C'est impressionnant. Vraiment impressionnant.

Il plissa les yeux.

— C'est sûrement pour cela que tu t'es assise en e4, non ? remarqua-t-il sans se départir de son air de conspirateur. C'est le meilleur endroit, évidemment.

Cette fois, ce fut Judit qui plissa les yeux. Elle détailla l'homme, qui avait posé un bras sur l'épaule de son fils, et elle chercha du regard son grand-père, qui somnolait sur un banc.

— Je... suis assise sur le sol, indiqua-t-elle finalement, sans trop savoir quoi répondre.

Le monsieur barbu passa la main sur son crâne, puis entrecroisa les doigts.

— Ah non, très chère ! la corrigea-t-il. Tu es assise en e4, juste en e4, qui est une case extrêmement importante. Pas vrai, Roger ?

Le garçonnet d'à peine huit ans, cheveux roux et visage couvert de taches de son, acquiesça malicieusement.

— Oh que oui ! Très importante.

Judit retourna à son cahier, mais personne ne bougea, ni l'homme ni l'enfant.

— Et en quoi est-elle importante ? demanda-t-elle au bout de quelques secondes.

L'homme se frotta les mains.

— Vois-tu, il n'y a aucun échiquier de libre, expliqua-t-il en indiquant les alentours, et j'aimerais faire une petite partie avec mon fils, Roger. Je répondrai avec grand plaisir à ta question, si tu es assez aimable pour nous laisser la place. Tu veux bien ?

Judit fit une de ces têtes. On aurait dit qu'elle venait d'avaler ses épingles sans les mâcher.

— Je vais m'entraîner encore une demi-heure, condescendit-elle à répondre. Vous pouvez attendre sur le banc avec mon grand-père.

Le père du garçonnet jeta un coup d'œil en direction dudit grand-père qui, toujours dans les bras de Morphée, ne s'était rendu compte de rien.

— Eh bien je suis sûr que ton...

— Vous pourriez vous taire ? l'interrompit Judit de

manière très cavalière, en agitant son carnet. Pour bien dessiner, il faut se concentrer, voyez-vous !

Le monsieur barbu ne plissait plus les yeux : sous le choc, il les avait écarquillés. Il s'accroupit alors à la hauteur de Judit.

— Excuse-moi, juste une dernière question, insistait-il. Toi, tu sais jouer aux échecs ?

Judit répondit comme si elle avait été piquée par un serpent.

— Évidemment que non !

— Ah, alors tu n'es pas une si bonne dessinatrice.

Les yeux verts de Judit se plantèrent dans la barbe de l'homme.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu ignores deux secrets. Deux grands secrets.

Sans rien ajouter, le monsieur se releva et, d'un geste ample de la main l'invita à sortir de l'échiquier. Judit resta immobile quelques secondes, puis la curiosité l'emporta. Elle ferma son carnet et abandonna le damier de mauvaise grâce.

Pendant que le garçonnet roux traînait péniblement le pion du roi blanc qui mesurait presque la moitié de sa taille sur la case où la jeune fille était assise juste avant, le père se retourna vers Judit.

— Le premier grand secret, petite, c'est que les échecs

sont comme la vie, commença-t-il. Il y a des naissances, des morts, des guerres, des joies, des sacrifices, de l'imagination, de la loyauté, de la lâcheté, du courage. On prépare des attaques, on se défend... Par conséquent, le premier secret, c'est que sur un échiquier se dessine la vie, et celui qui a la meilleure perspective la dessine mieux. C'est pour cela qu'il convient de bien connaître les cases dominantes ; par exemple, la e4 où tu t'étais assise et où se trouve maintenant un pion.

Judit réfléchissait à cette explication qu'elle ne semblait pas bien comprendre.

— Et le second secret ? demanda-t-elle.

— Le second, tu dois déjà le connaître, puisque tu as gagné tant de prix.

Judit rougit, de rage ou de honte, allez savoir.

— Le second secret, petite, continua le monsieur barbu, c'est que pour gagner...

— Oui ?

— Pour être un vrai champion, il faut savoir perdre.

Après cette conversation, Judit revint au parc des Bastions presque tous les jours. Personne ne s'y attendait, même pas moi. Mais ce fut le cas. Ce qui mit plus de temps à revenir, en revanche, ce fut le calme.

— Alors, demanda-elle le premier jour, comment s'appelle cette case ?